



Portrait

Ulrike Freitag, directrice du Centre Orient Moderne à Berlin

Elle est depuis quelques mois directrice d'un centre de recherche regroupant 22 scientifiques, professeure spéciale de sciences islamiques à la Freie Universität, mère de deux enfants âgés tout juste d'un et trois ans. Cette historienne de 40 ans qui enseignait jusqu'ici à la «School of Oriental and African Studies» de Londres a quatre ans pour prouver, à Berlin, que le Zentrum Moderner Orient, un institut extra-universitaire de sciences humaines avec centre de gravité régionale apporte un complément bienvenu au paysage de la recherche. La question est en débat. En 2007 s'achève la phase expérimentale pour cet institut peu connu. On fera alors une évaluation.

Depuis sa période londonienne, Ulrike Freitag a toujours connu ce genre de situations. Au département de l'ancien institut colonial, des islamologues, historiens, juristes, politologues et géographes travaillaient ensemble sur le Proche Orient; une foison analogue de spécialistes menait des recherches sur l'Afrique, l'Inde, la Chine, tout cela sous le même toit. Le travail du centre berlinois est lui aussi fondé sur l'interdisciplinarité et le comparatisme. On dispose de fonds suffisants pour les missions de recherche et les invités étrangers, aucune obligation d'enseignement, peu de bureaucratie. Rien d'étonnant à ce qu'il suscite parfois la jalousie des universités, même si elles aussi peuvent et doivent profiter de la mise en réseau que permet le centre.

Depuis sa jeunesse, Ulrike Freitag a voyagé dans les pays situés tout autour de l'Océan Indien, de préférence seule. D'abord en taxi collectif à travers la Tunisie, puis en Égypte, pour des cours de langue, en Syrie pour ses études, au Yémen, à Singapour, à Java pour mener des recherches. La nuit, dit-elle, elle se sentait plus en sécurité sur les chemins de Damas qu'au centre-ville de Londres. Elle a appris comment on évolue dans ces univers. Même là où presque rien ne va plus: en Arabie Saoudite, où il arrive souvent que les femmes voyageant seules n'obtiennent pas de visa, ne soient pas autorisées à louer des chambres d'hôtel et des voitures, où il existe des universités séparées pour les hommes et pour les femmes, et aucune espèce de lieu public où elle aurait pu rencontrer ses collègues historiens masculins.

«On ne peut comprendre l'Orient qu'avec un cœur qui aime.» Cette expression d'Annemarie Schimmel, la grande dame de l'islamologie, récemment décédée, Ulrike Freitag la commente ainsi: «Mais la tête joue tout de même un rôle.» Elle est d'une autre génération que Schimmel, c'est une historienne, elle garde ses distances avec toute religion. Elle préfère les concepts rationnels aux attitudes d'embrassades et à l'esprit du messenger de la culture. Bien entendu, Ulrike Freitag ne le conteste pas, il faut avoir une sympathie fondamentale pour l'objet de ses recherches. Mais en réalité, pour elle, la science est une question d'attitude, qu'il s'agisse de physique des particules, du Moyen Âge ou de l'islam. Et elle estime que défendre «l'Orient», qui n'existe de toute façon pas sous une forme aussi globale, et délivrer une estimation idéologique globale, ne fait pas partie de ses missions.

Ulrike Freitag préfère travailler avec des chercheurs originaires des pays musulmans, mais orientés vers l'Occident; elle démonte les stéréotypes compacts, elle replace les choses dans leur dimension historique, elle montre que même une notion comme celle de *djihad* a eu des significations différentes selon les époques. Littéralement, *djihad* signifie: «faire un effort». On a donné à cette notion une interprétation tantôt morale, tantôt militaire. Ulrike Freitag veut utiliser ce type d'analyses lucides pour empêcher l'instrumentalisation des concepts.

Les scientifiques donnent souvent des réponses plus complexes que l'opinion publique ne veut en entendre. Sur ce point, Ulrike Freitag et le Zentrum Moderner Orient ne font pas

exception. Semer le doute lorsqu'une culture se définit uniquement par démarcation avec les autres, ne pas nouer de paquets de connaissances utilisables indépendamment des idéologies: en réalité, Ulrike Freitag n'en veut pas plus. En des temps agités comme ceux-ci, c'est déjà beaucoup. La science comme système de refroidissement antifondamentaliste: une serviette froide sur un front enfiévré.

Kirsten Wenzel / Tagesspiegel